

**Vendredi 26 aout, 2h42**

Drunk. I'm Drunk. Avec une majuscule s'il vous plait. Retour de 5000km... environ, on n'est plus à une dose de super près. Partagé ce qu'il en reste. Lourde tâche –au moins aussi lourde que le poids de mes cervicales à ce moment même. Tout est confus.

Le vin naturel c'est un prétexte. La rencontre. Les gens. La Vie. Un tas de bordel dans ma tête et j'essaye vainement de remonter le temps et ça ne passe pas. Un vague à l'âme terrible. Depuis que cette jolie anglaise a fendu la bise devant chez moi, je me sens un peu perplexe... Il est déjà tard et cette soirée où l'horizon et la gravité se sont bouleversées... terminée au Bancal. J'hésite entre Keith Jarett et les Ramones comme enveloppe sonore pour raconter. Il faut remplacer celle que cette taille de guêpe jaune a fait ronfler dans mes oreilles depuis trois semaines. Faut refaire ce périple à l'envers. Rien n'a changé vraiment, et pourtant c'est plus pareil. Rien ne sera plus comme avant !

4 août 2005 – 14h48

Il est à peine 15h...

Le retour de Paris fut abrupte. Un mois de juillet entre les rédactions et mon écran de mac. C'est pas que le métier de photographe soit compliqué au départ. Quoique. C'est surtout que... hum... Mesdemoiselles, vous m'avez comblé ces temps-ci, de... comment dirais-je... de jours plutôt difficiles. Les corps à corps sont un peu trop rares à mon goût... Bref, juillet se résume à une certaine loose monumentale au niveau du palpitant.

Il est à peine 15h, et le réveil est plutôt difficile. Une embolie pulmonaire à la Craven "A" me chatouille encore le fond de la gorge. Au moins ma gueule de bois se soigne à grands coups de canons naturels, c'est déjà ça. La sonnerie du téléphone me décide à me lever définitivement.

« Vous-avez-un-nouveau-message. Reçu-aujourd'hui-à -10h-43 ». Steph est matinal. Et comme à son habitude sa voie, je sais pas pourquoi, porte une brise de réconfort : le Bistrot Bancal -c'est un rêve- devient réalité. Je n'y croyais plus. Voici deux ans que nous attendions que Steph se transforme en bistrotier, que Totore déboule sur Clermont, et que François travaille. L'inauguration sera ce soir. Je serais de la partie. Août est de bon augure.

4 août 2005 – 20h33

Je suis en retard. Je traverse les ruelles de la butte de Clermont. Le bancal est allé se coincer dans un quartier pas très catholique sous la Cathédrale. Les flèches de Violer-le-Duc en témoignent, c'est le Rouge qui coulera désormais.

Et là, stupeur : je me rince l'œil au jaune : Une Spit' 1500 de 77 m'interpelle, inconnue au bataillon par ici. J'aurais –presque- préféré une MK3, juste pour l'année : suite à l'état d'esprit du moment, je suis de l'avis de Jane pour 69 !

Je me fais le tour du propriétaire. Volant bois Moto-Lita. Tableau de bord en loupe de boulot –et le boulot, c'est du travail, vu la facture. Sellerie noire et robe jaune, nerveuse, énervante jusqu'au bout des phares.

Fantasma. La conductrice, doit être une femme, brune. Classieuse, of course, sans le petit doigt en l'air. So British mais pas trop. J'abandonnerai bien les vins du Bistro Bancal pour un tea for two nature. A moins que, en femme de goût, la jolie conductrice que pilote mon esprit soit déjà au pet'nat dans ledit troquet. Stéphane m'a dit qu'il n'y avait que des gens biens.

Des petits riens dans la journée semblaient indiquer que la tendance juilletiste s'inversait... d'un naturel sceptique, je me dis malgré tout qu'on ne peut que remonter une fois le fond atteint, ce soir j'ai de la chance. Cette Spit en témoigne. Je vois bien se dessiner la suite de la soirée. La nuit serait blanche –ça ne changera pas grand-chose à la réalité, ok ! Je me réveillerai en reconnaissant cette brune qui m'avait raccompagné en cabriolet jaune hier soir. Les meilleures choses ont une fin -les pires aussi- et même si je n'ais plutôt pas pleuré des situations cocasses qu'induisait mes échecs successifs de séduction le mois dernier, je dois dire, un peu lassé, qu'il est temps que cela change.

Entrée au Bancal. Panoramique rapide. Comme prévu –faut rester lucides- mes espoirs se brisent vite. L'assemblée compte une brune, une jolie brune même. L'inconvénient, c'est qu'il s'agit d'une amie, et pas des moindres : Myriam. Elle est énervée et fait quelques pyramides entre Pierrot et Vincent afin d'empêcher Stéphane de sortir. Jusqu'ici tout va bien, j'ai seulement dû loucher l'apéro. Au bar c'est plutôt poilu. Je suis pas vraiment dans le ton. Ce tour d'horizon a définitivement anéanti tous mes fantasmes tous neufs : pas de trace d'une quelconque inconnue anglaise égarée.

S'agit de pas faiblir et de remonter le retard : je choisis finalement le bout du comptoir. Poste stratégique pour s'occuper efficacement de mon vague à l'âme. Je rattrape les quelques verres qui me manquent rapidement, et je me dis qu'il serait temps d'opter pour une socialisation qui dépasserait le « Merde ! C'est bon ça ! » du soiffard moyens.

Pierrot le Fou, un mec bisard qui fait du vin en auvergne, squatte à côté de moi le Zinc en contreplaqué. Il cause photo avec un dandy gaillard. C'est mon pote Manu, le coutelier. En effet, j'avais remarqué l'efficacité du maniement de sa production dans le domaine du casse-croûte bien avant de le connaître.

Ils tchatchent autour d'un polaroïd. Comme tout ce qui attire à l'instantané me passionne, je jette une oreille -pour une fois. Il représente deux jumelles en robes à fleurs qui posent devant une maison fadasse. Un cliché seventies, décidément ça me poursuit ce soir. « Je ne me rappelle plus rien ! », lâche Pierrot. C'est le seul souvenir d'une soirée endiablée où deux déesses l'ont envoûté. Il s'agirait des filles d'un vigneron. Il n'en sait pas plus. On se regarde avec Manu. Je le soupçonne d'avoir la même idée que moi. Avec ma brune aux abonnés absents, je me dis qu'il est temps d'improviser des trucs que je ferais pas normalement.

Je lance « - On a qu'à les retrouver pour toi si tu veux Pierrot ! Enfin moi je dis ça, je dis rien... » . Un truc fou, comme ça, de fond de comptoir. J'ai même pas suivi l'histoire, et j'improviser un mois d'août volontaire. Manu me regarde, l'air surpris « - Attends mec, j'ai deux trois trucs à faire ces temps-ci. » Je réponds « - Genre boire des vins natures ? - Ouaip, par exemple ! - On part demain matin, on improvise un périple genre Ulysse, en mieux ! - Je viens de sortir la Triumph du garage, elle est au top, BANCO ! ».

Désarroi complet, ce mec me brise ma perspective nocturne déjà mal en point puisqu'il parle de la Spit jaune en question, mais en même temps me lance le défi d'un mois d'août plutôt Rock n'Roll... J'ai plus qu'à réviser mes classiques...

5 août – 8h02.

Fermer l'œil. A peine ouvert, il faut que j'empêche ma pomme de replonger dans mon café. Il faut noyer la fatigue avant qu'elle ne prenne le dessus. J'attends Manu. Fenêtre ouverte, la ville se réveille plus vite que moi. Le

quat'pate anglais surpasse le ronron matinal ; j'attrape mon sac et je file. Y'a à peine la place de nos deux sacs dans le coffre. Je râle : « -Et pour les boutanches, on fait comment ? S'agit de gérer les transitions entre les vigneron. -Pas la place, on consommera sur place !

Aller, gaz. »

Le ton est donné. Direction le sud. Coude à l'air. Col relevé. Casquettes... Là j'ai pas l'habitude. Ça s'envole à 110 sur autoroute. Ok c'était un test. Concluant en plus : on peut réussir à traverser une autoroute un jour de départ en vacances sans attendre moins de 20 minutes pour récupérer une casquette égarée sur le terre-plein central !

On se fait le Viaduc de Millau sous le cagnard aoûtien, et il n'y a pas que le thermomètre qui voit rouge, on bronze plutôt bien installé sous le soleil exactement, de la petite anglaise. L'une d'entre-elle aurait trempé sa culotte comme je trempe ma chemise contre le skaï noir, nous n'en serions pas là.

Partir en coup de tête avec un mec qu'on connaît peu, ça peut s'avérer compliqué, mais la cohabitation est plutôt bonne : « -Ta gueule de bois naturelle, ça va ? -T'en fais pas, je souffre pas ! ».

On s'entend.

On arrive à Roquebrun à peine en retard. Au poil. Raymond arbore la chemise, version sud, ouverte en entier, les poils, le bide à l'air et tout. Mais on l'excuse parce qu'il importe des grosses cochonnes de montagne épilées, et c'est là l'essentiel. Nous on s'adapte !

On s'attable. Il nous explique les déboires qu'il endure à les faire franchir les Pyrénées. C'est pas dégueu ces cochonneries... ça nous suffit. Juste trois légumes du jardin, sur lequel on a la vue, et un morceau d'épaule revenu d'Espagne. Ça paraît pas grand chose vu d'ici, et pourtant... Après le repas, repus, comme un alibi on lui montre l'image de Pierrot. On le laisse seul un moment pour réfléchir. En revenant une heure plus tard de notre sieste-éclair il pari sur le Beaujol', ça tombe bien, c'est notre dernière étape. La maison, les fleurs, tout ça... C'est pas dans le sud qu'on a une chance de trouver deux jumelles un peu frivoles. On ne désespère pas, si ce n'est d'arriver à l'heure chez Jean-François Nick.

Direction l'Espagne, et hop, on bifurque juste avant, avant que le couchant ne nous rattrape.

Maria Bonita nous attendait au coin de la table. Nous abusâmes de l'hospitalité de Jean-François et de sa famille pour s'accaparer le nectar.

Les grillades crépitaient et les énigmes fusaient. On essayait de glaner les réponses en faisant diversion, à grands coups de glaneur et glaneuse, justement. Je profitais des moments d'inattention de pour essayer de capter un peu de ce qu'était Jean-François : être photographe, c'est avant tout choisir d'être du bon côté de l'appareil. Plus facile à assumer.

La soif du mal nous borde tranquillement, et c'est sous un soleil radieux que commence ce deuxième jour. Jean-François essaye de négocier la Triumph de Manu, sans succès, même s'il va jusqu'à lui signer un chèque sur le capot. La petite famille l'a déjà adopté, heureusement que le moteur tournait pas, ils seraient partis avec !

On file vers Château Saint-Anne, en prévoyant un crochet par Tavel pour dire bonjour à Eric Pfifferling. On est pas mal à partir les vendredis aoûtiers, ça nous permet d'avoir de la compagnie sur les routes. Plus qu'il n'en faut d'ailleurs, les premiers bouchons sont tout aussi Rock n'Roll que l'aventure, avec les degrés Celsius qui s'accumulent comme les décibels. Explication : une anglaise de 77, on la rafraîchit en lâchant l'excédent de chaleur dans l'habitacle. Chose possible à endurer à 130 sur l'autoroute. A 0 Km, c'est un peu plus compliqué. On bronze même des pieds –c'est une vue de l'esprit. On cherche l'ombre en collant les 38 tonnes de la file de droite. On prend notre mal en patience en discutant avec nos collègues de galères climatisés, compatissants.

Nous optons pour la nationale, toute aussi encombrée. Les chemins entre les vignes de l'Hérault sont moins pris d'assaut. On arrive finalement dans un bourg endormi. Du moins on le croyait jusqu'à rentrer dans le seul rade en face de la mairie. Fiesta Grande, espagnolade curieuse, où une lolita de 12 ans à peine nous offre un service assortit de grands sourires. Fera des ravages plus tard. Nous n'avons pas le temps de lui demander si c'est sa maman qui tient le comptoir. Il ne faut pas perdre de temps. Catherine Breton est chez Eric, et on aimerait bien partager un moment aussi avec elle.

« -T'as pas l'impression qu'on a oublié un truc chez Jean-François ? –Genre des jumelles, une paire... -Ouais, ça fait désordre quand même. –Pas besoin de prétextes pour partager des tranches de vie ! ».

Nous arrivons à Tavel sous un cagnard effroyable ; pas possible de se rafraîchir. Un rosé serait le bienvenu avec quelques glaçons jetés dans le verre. Bien mieux, nous avons trouvé –certes pas du premier coup, le bougre se tapis sans enseigne- la porte d'Eric ouverte, et nous nous y

sommes engouffrés. On traverse le chaix dans la pénombre et nous nous retrouvons en compagnie de Catherine et Sylvie à parler vins naturels, les idées d'appellation d'origine et autres balivernes qui compromettent le vin, naturellement.

Nous sommes une fois de plus accueillis à bras ouverts, le déjeuner se sert même à 16h ! On termine sur une Pierre Chaude, après avoir dégusté notre rosé bien mérité.

La découverte des vignes est un grand moment. L'Acadienne d'Eric –s'est un fan- et la Triumph se tirent une bourre formidable dans les chemins qui courent le long de la vallée. On n'a touché le pot que trois fois. Même pas un cours de réparation sur le bord de la route à attendre que deux jolies nous embarquent jusque chez le garagiste le plus proche. Déception une fois de plus, même la mécanique ne nous aide pas... Mais le propos n'est pas là. On visite les Comeyres et c'est un moment fantastique. Eric nous retrace l'histoire d'un pied de vigne le long de l'affleurement du cours d'eau voisin. Il nous parle sans faux-semblants de l'âme du lieu. De son grand-père, décédé au pied de l'amandier qui veille sur les vignes, à bout de souffle d'une vie, en se reposant, tranquillement à côté de son cheval. Larme à l'œil.

Pas tellement envie de partir, mais Katsumi Ishida, le chef lyonnais d'En Mai fait ce qu'il te Plait, cuisine à Saint-Anne pour moult convives, s'agirait de pas faire désordre non plus. Les voyous que nous sommes n'en sont pas moins gentlemen, madame la Baronne.

Nous faisons la route sans arrêt. Je m'enfoncé dans le siège passager, la casquette à demi baisser pour admirer la voie lactée qui se dessine si bien en Provence, rongée ça et là par la lueur des incendies près de Aix, c'est de saison.

Les étoiles rattrapent la lune qui se lève sur fond de Méditerranée juste au sommet de la crête des vagues quand nous passons au-dessus de la rade de Toulon. Et la journée n'est pas terminée.

Nous arrivons à Saint-Anne juste à temps pour pouvoir rattraper notre retard. Après la traversée du hall en courants d'air, on se retrouve attablé avec une vingtaine de proches de la maison. Le festival de Katsumi aux fourneaux est invraisemblable. Il maîtrise les réductions balsamiques comme personne, agrmente chaque plat de sa touche de folie, et je me rappellerai longtemps de ce morceau de thon rouge saisi sur un morceau de fois gras entier à peine poëllé.

Jean-Baptiste s'occupe de gérer le défilé des millésimes de la maison, et nous enchaînons cuvée collection d'une quinzaine d'années sur des vins plus récents sans relâche, et c'est un moyen unique de se familiariser avec, entre autres, le maurvèdre d'ici. Le sommeil vient vite, écrasé par la chaleur accumulée.

Petit déjeuner, callés, nous embarquons JB, Françoise et son mari, faire la visite de la commune de Saint-Anne. Nous nous retrouvons au fin fond de la Provence dans un troquet municipal, idéal pour boire le demi salulaire du matin.

Loin de tout, c'est là que, comme un jour de fog londonien –normalement, c'est un pléonasme- la Triumph nous honore de son caprice. Juste sur un pont qui surplombe la vallée, elle a du goût cette petite anglaise ! « Plus de jus, batterie HS ! »décrète Manu. JB fait du stop sur cette route déserte, Françoise et son mari, désabusé, s'assoient sur le parapet du pont. Presque une image.

Batterie changée, nous repartons comme en 77 pour la suite. C'est une restauration rapide orchestrée avec les restes par notre bienfaiteur de la veille. Katsumi fait de trois champignons et d'un reste de farfales d'hier, les girolles aux pâtes les plus délicieuse qui soient, accompagné de tartares d'aubergines et de carpaccio de thon sur toast croustillant. Juste de quoi prendre assez de force pour rejoindre l'Ardèche et la vallée de xxx tranquillement.

Le mont Ventoux nous salue de loin, la vie est douce quand nous arrivons chez Gilles. En hommage, quelques mezzés et des grillades sur fond rouge et blanc. Nous parlons de tout, de rien. Loin de tout, loin de rien. Avec toute la place pour Brane au dehors. C'est l'esprit du corbeau, selon les Celtes, et son vin selon Gilles. On acquiesce sans hésitation.

La belle journée du lendemain est chargée en émotion. Nous découvrons la vallée des esprits entre les syrahs et les grenaches de Gilles. Son arbre lui ressemble. L'énergie qui passe transpire, même l'hiver sûrement. La rocaille dépouillée à fleur de montagne nous inspire. Nous rendons un dernier hommage à Robert, juste en face de la maison, il est enterré là, avec sa famille. Robert, c'est un Protestant, mal vu dans le coin à une certaine époque, les cimetières se faisaient discrets, et c'est bien là le moindre hommage de pouvoir contempler sa propre nature, qu'il ne s'est pas approprié, à six pieds sous terre entretenue amoureusement dans ces lieux. Les cuves ici portent le nom de xxxxxxxxxx, il n'y a rien à ajouter.

Pour aller de Gilles à Gérald, il suffit de changer de vallée. En longeant un cratère sans âge recouvert de végétation rase, sur une route qui serpente à flanc de pente.

Nous nous arrêtons à xxxx, embrasser Clémentine. Un hotel du Nord dans le sud, la tenancière est jolie. On ne s'attarde pas, pourtant...

Gérald Ostric est un drôle de mec ; malade en plus aujourd'hui. D'abord, pari. Manu débouche avec un de ses couteaux une bouteille de xxx sans trop forcer. Ça nous met en jambe. C'était un pari de longue date, il fallait régler ça. Le Saint-Philippe de Gérald est sublime. Nous nous sommes posé à l'extérieur du cuvage. Celui-là est un blokhaus climatisé, ça caille un peu l'été. Curieux un tel ouvrage pour un vigneron nature. Ben non en fait. Car tant qu'à construire un truc "béton", Gérald il l'a fait dans les règles de l'art pour soulager son vin de toutes les contraintes et stress possibles. Une façon juste de voir les choses, pas la place pour des fioritures, juste de la place pour faire du bon.

Après la visite, on s'éclipse, sous le joué de la gravitation post-picole, nous décidons de faire une pose bien méritée dans le sud, à Uzès, chez Carole. C'est un peu comme une parenthèse, on ne sort pas notre quête autour du pif de notre tête, on continue d'ailleurs l'ingestion sans mesure des bouteilles qui défilent, on tente l'éclectisme.

Les soirées défilent donc aussi vite que les litres de vin, et tout se complique rapidement. Non pas que notre entraînement dans le lever de coude pêche un peu, non. C'est juste qu'il ne faut pas savoir abuser des bonnes choses, après on y prend goût... Nous décidons de repartir sur les routes et de boucler le sud à cheval entre l'Ardèche et le Rhône, à Arlebosque, le bastion Saint Joséphien d'Hervé, attention, qui s'y frotte s'y pique, comme le disait Saint-Epine !

Nous arrivons chez Hervé Souhault vers 20h. Le soleil est rasant sur les crêtes des montagnes, dessine les ombres des vallées et se met à danser quand il filtre au travers des branches de l'allée qui conduit chez le vigneron. Une belle propriété. Un chaix dans la cave et puis un banc et une table en pierre, installé juste en face de la vallée. On s'installe ici. Un saucisson trop rare pour ne pas être honnêtement dévoré avec tous les hommages nécessaires à ce genre de produit pas franchement catholique –ni casher- mais qui respire le bon pour ce qu'on a. Comme dirait certains, c'est aussi un médicament.

Les flacons qu'apporte Hervé à ses côtés ne dénotent pas, et exaltent les senteurs déjà bien en bouche. N°5 tout d'abord... Pour nous mettre au parfum comme ça, vite fait. C'est d'une Chanel pour fines gueules, assemblage plus que subtil, il nous comble tant par le parfum que par sa buvabilité. Ensuite, c'est son blanc. On se délecte aussi. Et la nuit tombe et nous ne nous en sommes même pas rendu compte. Quand on a faim, il faut boire comme dirait l'ami Arnaud !

La nuit tombe et Manu me confie la Triumph pour rejoindre Annonay puis Saint-Etienne, et enfin Clermont. Je savais pas que conduire ça existait pour les six sens. Les cinq premiers ok, j'avais remarqué que ça faisait tout drôle d'être dans ce genre de bagnole, y'avais des sensations que je connaissais pas : le soleil avec la chaleur du moteur, le ronron de ce dernier, l'huile chaude sur les cylindres brûlants quand les virages se relèvent –ou quand nous relevons brillamment le défis d'un virage, au choix-, le sourire du motard heureux –sans les moustiques-, les cheveux qui battent les tempes, la sensation de pouvoir toucher la route... Mais conduire, c'est du domaine de l'émotion. Le parti pris de ce genre de caisse ne se limite pas au tape à l'œil ravageur –faut bien le dire, le succès était même autoroutier- c'est un morceau d'émotion pour gros cœur quand le quat'pattes enflent les tours sur le couple au moment même ou l'on enfonce la petite pédale de droite. Le vent s'oppose, grossis lui aussi, enfle dans les oreilles pour lutter avec le moulin qui rugit. Il perd tout le temps, la musique c'est so British quelque part entre Stereolab et une Holly Golightly anglaise. On résout les problèmes de couple en battant la campagne sur un filet de gaz, enroulé, enivrant, simplement.

Il faut boire avant que la fin ne nous guette. Nous retrouvons donc le Bancal un moment, se reposer quoi... Enfin... tout est relatif !

Le second départ est terrible. Les soirées difficiles se sont accumulées de façon studieuse : pour écrire des textes éthyliques, j'ai cru bon de croire que la matière première la plus évidente était l'éthanol...

Une heure de sommeil sous chaque paupière, je me gausse dans mon siège quand je vois la pluie débarquer. « - On bâche, non ? – Non ! – La triumph cachait jusque là son côté Ramones, ben ouais, le punk c'est le paris du décapotage quand la flotte menace. Et l'audace nous souris puisque pas une

goutte ne nous rattrapera, lancés à 100 miles/h, filant vers la Sologne de Claude Courtois.

Normalement, chez Courtois, il ne devrait pas pousser grand chose. Même l'herbe en ce moment nous paraît pâtre du temps sec. A l'échelle de l'insecte qui parcourt ces vignes made in terroir, le sol ici doit ressembler tantôt au Sahara, tantôt à Ayers Rock quand le sol rougit. Claude nous accueille par une petite visite du chaix, suivi de la visite des vignes, et là, nous nous rendons compte à quel point la vigne ressemble au bonhomme, qui ressemble au vin, qui réjouit celui qui le boit. Voilà ce que signifie Rencontre. Claude, il se situe juste entre l'apôtre et l'Indien. L'apôtre, c'est pas péjoratif ici. Ca veut dire simplement qu'il est de ceux de la première heure, de ceux que la sagesse anime. L'Indien c'est aussi pour la sagesse... une hache de guerre pas très loin quand même quand ça commence à fumer et que l'ennemi ne repère pas le signal.

Un mec hors norme.

On goutte tout. Une quinzaine de cuvées sur fût, suivi d'un repas servi dans sa garçonnière s'il vous plait, la famille autour de la table. Nous restons dans le rythme. Claude parle dans arrêt de la particularité de ses vins : « - Ca laisse la bouche propre, c'est droit ! », dit-il pour ponctuer son commentaire. Nous, comme on est dur d'oreilles, on comprend pas tout à fait ce qu'il entend par là. Et la démonstration est un peu plus que probante.

Nous avons commencé la dégustation avec un brin de Nacara pour faire honneur aux fromages de chèvres, il s'agit de sa cuvée légère, sur le fruit, facile, jus de fruits. Nous en sommes maintenant à la fin du repas, nous avons goûté le marc, la fine aussi – tout comme l'équipe d'ailleurs- quand Claude nous propose de retourner sur sa première cuvée. On se dit qu'au point où nous en sommes, quoi qu'il arrive on sentira plus rien, même peut-être que nous sommes bien plus qu'ivre. Et là... le miracle s'accomplit, le Nacara goûte toujours autant, d'une suavité et d'une élégance formidable, il se laisse apprécier comme au début de cette journée. Le miracle c'est aussi accompli pour nous, nous ne sommes pas lessivés mais vinifiés, l'eau de notre corps tout entier transformée en vin. Deuxième miracle, la Triumph file vers la Loirette sans encombres, même que nous traversons le village de Bourré sans s'arrêter !

C'est Ludo qui nous fait la visite. On panique un peu de la suite, ce n'est que la deuxième étape. Mais sa témérité a raison de nous, sa bière, 5°5 ou 7°5, peu importe, nous remet d'aplomb.

La Loirette, c'est un peu la Spit des bières, ça reste couillu, mais léger, original... Comme si l'Angleterre avait investi la Belgique pour se rabattre en Loire, et comme chacun le sait « Nul ne doit ignorer la Loire », je rajouterai, « Nul ne peut ignorer la Loirette !

Chez Hervé, on reçoit un peu l'extrême-onction, non pas parce qu'il pêche par l'accueil, non, mais il faut bien l'avouer, la journée a été difficile. Et dire qu'y a des mecs, encore coincés dans les embouteillages parisiens à cette heure-ci, qui se permettent de se plaindre ! Est-ce qu'ils pensent à nous ? Non ! Et bien nous non plus, nous ne pensons pas à eux ; il est déjà presque tard pour la famille Villemade, et après que la marmaille ait envahi la Triumph pour rêver un peu, on se décide à ne pas perdre trop de temps et à passer à table.

Petit dîner en extérieur juste sous le pin. Comme d'habitude, pas un vigneron pour rattrapper l'autre, on se retrouve à ne boire que des bouteilles qui nous comblent, en refaisant le monde une dizaine de fois, pour être sûr. On s'arrête au final parce que finalement on décide qu'il n'est pas trop mal comme ça.

Nous sommes en pleine Loire, pas très loin de Cheverny. On boit des trucs qu'on aime bien. On arrive au terme de notre journée marathon. Sous perf de pinard nature 24/24, et rien ne se passe anormalement. On est presque encore lucides. La seule altération du monde réel viens du seul fait que nous ne sommes même pas aussi saouls que je pouvais le penser. Faut du cœur pour être Drunk ! Hervé nous aide bien, y met du siens... arrive quand même un moment où on abdique, pas trop non plus qu'on soit raisonnables. On attend juste que le jour se lève, et on dort un peu. On dort beaucoup en fait. On se réveille au son claironnant des marmots bien plus vifs que nous, normal. Faut dire qu'ils picolent moins aussi...

L'entrecôte du petit déjeuner est belle, la journée aussi. Trois herbes dessus, trois quilles pour nous, et on se retrouve au bord du Beuvron. Encore un autre vigneron qui pêche. Pas un dans le droit chemin décidément !

Mais Hervé c'est différent. J'entendais pas loin un « Ha Vieux ! » à la Depardieu et je m'attendais à apercevoir Patrick Devers balançant Miou-miou dans le canal depuis la rive d'en face. Mais le canal était calme.

On a décidé de partir jeter un œil aux vignes et puis aussi on nous avait dit que Puzelat était dans les parages. Nous voilà une déguste plus tard –pour ne pas changer les bonnes habitudes- au cuvage des vins Contés, le négoce d'Hervé avec Olivier Lemasson. Thierry Puzelat est là, nous sommes entre de bonnes mains quoi ! Une fois de plus la Cheville de Fer nous caresse de son gant de velours, de mains de maîtres. Bon, on reste sage quand même, on ne dépasse pas une bouteille par tête, quand même, on a de la route à faire aussi. Manu me lâche en embarquant dans la Triumph « -Ça c'était d'jà que la première journée, et on n'est pas aujourd'hui ce soir ! », et il prend le volant. S'agirai pas d'arriver en retard chez René Mosse. On nous a dit que c'était pas un garçon facile en plus ! La route s'enchaîne de nuit, et on limite les dégâts en arrivant à 23h. Justge, juste, on a faillit être à la bourg. René est limite désagréable, on comprend pas pourquoi : « -Aller, un canon de Rosé pour ceux qui arrivent ! –Tu comprends, nous on voudrait pas déranger... » on rajoute tandis qu'il remplit nos verres. Nous sommes au cuvage, en compagnie de son voisin, vigneron de son état, ils ont su ne pas nous attendre. Enfin, ils ont fait mine.

René fait les présentations : « -Manu, c'est le coupable des couteaux. –Et lui, c'est qui ? –Ben c'est Julien, je voulais partir avec un appareil photo, et puis en fait, j'ai préféré partir avec un photographe ! ».

On passe à table. On s'installe juste en face d'un buffet 1950 magnifique, la table est pas large et conviviale. On regarde René virevolter à la poêle à frire. Un beau morceau de matières grasses sur une hampe. Un coup de pif pour décoller les sucs. Les légumes, c'est des frites de courgettes. Croquantes à souhait. Un grand moment de bonheur, d'autant qu'on arrose le tout d'un magnum ou deux, pour ne pas se laisser abattre.

Encore une journée bien remplie, nous sommes vidés comme ces flacons de médicaments qui nous on soignés. La nuit est réparatrice.

Café, et on repart de bon pied au marché. René conduit. Nous passons devant le cimetière où Patrick Devers est enterré, décidément, on ne fait que croiser des références... A trois dans le cabriolet, je suis juchés derrière, on ne voulait pas toucher le pot sur les bosses. La départementale est belle, on serpente entre les vignes, bien propres, pour arriver à xxxxxx.

René il choisit trois ou quatre cochonneries pour le midi, et puis aussi pour remplir les placards, la patronne rentre tout à l'heure. Un gars bien René !

Deuxième pit-stop. « -Gare-toi entre la boulangerie et le PMU. », indique René. Passage obligatoire, René il est au top dans le canasson, presque autant que dans le pinard. Enfin pas sûr quand même. Parce que si ses bouteilles on ne les buvait qu'à chaque fois qu'il gagne, autant dire qu'on serait malheureux ! L'exemple est bien choisi, puisque qu'après avoir opté, après observations, pour un quinté méticuleux, travaillé, étudié, validé, échoué. Nous on gagne. On a joué pour rire, un truc un peu Bancal... René débouchera la prochaine à notre santé. La serveuse était si jolie qu'elle nous a porté chance, surtout à Manu... amoureux.

On a changé de monture, pour passer dans le transporteur VW. Plus confortable à trois pour passer dans les vignes –quoique ! Ce qui est bien chez René, c'est qu'on reconnaît ses vignes en un clin d'œil. Elles ressemblent à son vin, qui lui ressemble un peu aussi. On ne s'ennuie pas quand on les regarde. C'est un peu le bordel, ok, mais on sait où on met les pieds.

C'est drôle, Manu, joueur, il fait sans arrêt « -Tiens, c'est tes vignes là, non ? », et hop, il tombe juste. Pas beaucoup de vigneron de cette trempe dans le coin.

On termine encore autour d'une tablée de cochonnes à se délecter avant de partir sur les routes Normandes. La suite s'annonce comme un sacerdoce, une sacrée paire de Manche. Stéphane avait prévenu « -La Normandie, ça risque d'être compliqué... ». Comme on commence à croire en ses prophéties depuis ce qu'il nous avait annoncé pour la journée chez Claude Courtois, on s'attend au pire. Comme pour rajouter au tableau, Manu était prévenu, il y avait aussi certaines habitudes en Normandie. On ne prend pas la route à jeun, c'est déjà ça.

Au détour de Tour, on croise une Porsche Boxter qui nous fait l'exter. Un cul terrible, ok, mais capoté. Pas vraiment sport quoi. Et puis à quatre fois les chevaux de la Spit sous son capot, y'a pas de quoi se sentir pousser des ailes à nous enrhumé.

Juste par indéclicatesse, on se dit qu'on peut être aussi taquin que lui. Manu ne se laisse pas abattre, on enchaîne les virages serrés comme un expresso italiano, un coup de main des autres voitures, et nous lui collons le train. Le porschiste est rapidement nerveux. Pas une occasion de dépassement, et même s'il ne faut pas hurler !", dit un ami teuton, le gazier en envoie

lourd, fait parler les chevaux. On ne peut pas rivaliser. On s'en fout, on voulait juste l'énerver un peu. Puis faut dire que les circonstances nous font un joli cadeau. Y'avais un mariage en procession le long de la route. En voyant la Porsche, la mariée se trémousse et tente d'alpaguer cette dernière. Faut bien le dire, la classe, on l'a ou on ne l'a pas. Quand elle a remarqué la Spit jaune qui se cachait juste derrière, humble, pas péteuse, elle a laissé partir le gros Boxter pour venir se prélasser juste entre le soleil et nous, sur le capot de l'anglaise. Y'a des situations où presque on regrette une troisième place. Y'avais bien sur mes cuisses, mais bon, ça aurait pu faire désordre d'arriver en Normandie avec une meringue sur les genoux. Avec le bouchon qui commençait à se former juste derrière nous, on a ravisé nos casquettes, plongé dans l'habitacle, et démarré à fond de une en laissant un peu de gomme sur la traîne de sa robe. Faut savoir pas trop abuser des bonnes choses, et les mariées ce n'est pas notre genre. Le blanc c'est salissant, et puis un packaging meringue en blanc avec trace de pneu, ça nous faisait bien rigolé. Et la mariée, finalement, s'est fait passée dessus en Triumph !

Rien qu'en arrivant, on se disait déjà qu'en repartant ce serait pas pareil. La Triumph marchait fort, on essayait de rattraper le soleil qui partait se noyer derrière l'horizon.

« - Le Grand Herbet, pour assister au spectacle, c'est les premières loges ! » me disait Manu. C'est le bout du monde qui a concentré tout le reste ici. Les gens d'abord. Et puis tout le reste ensuite, tout ce qu'on ne dira pas, puisque de toute façon ça sert à rien ; cet endroit se ressent avant tout.

On quitte la route devant le panneau indicateur le plus juste qui soit "La Mer 0,5km".

On remonte la route étroite avec le couchant. La marée est haute, je me demande même si la Triumph ne flottait pas à un moment. 500m plus loin, y'avait la Mer effectivement. Et puis Le Grand Herbet. Et puis rien.

Nous saluons ainsi les dernières éclaboussures de l'astre. L'ombre avait rongé la terre, la mer, et commençait à grignoter l'horizon. On confondrait tout bientôt, le ciel et l'eau, avec juste que les étoiles –de mer- elles danseraient sur les vagues.

Pour assister au spectacle, on a choisi un banc, trois verres. Deux de blanc, et un d'iode. Ambiance. La mer pleine à nos pieds. Y'avais le ressac sur la

jetée, les embruns. Les éclats de voix du bar qui nous parvenaient parfois quand le vent ne les couvrait pas trop.

Le Grand Herbet était plein à craquer. C'était la plus grosse soirée de l'année. Les gens d'ici, on dirait qu'ils s'adaptent à leur environnement, c'était les grandes marrées d'été. Le comptoir s'est libéré, et on a enfin pu appuyer notre soif sur quelque chose. Les yeux, les oreilles grands ouverts pour ne pas perdre une miette de l'ambiance. Il n'y avait là que des habitués, ou presque. Normal. Il faut déjà avoir l'habitude pour être sûr de repartir sans transformer le véhicule en sous-marin façon Kursk made in Normandie. Faut dire aussi que le petit pont est étroit. Plus on boit de vin nature, plus on est large d'esprit, certes, mais la route se rétrécit aussi !..

On s'installe, soignés par Vincent et Sylvain. Les associés qui tiennent le troquet. Plateau de fruits de mer en attendant Cyril, l'ancien associé de Vincent. Ostréiculteurs à l'époque, Cyril est négociant aujourd'hui. Il parcourt la Normandie pour trouver du bisard dans les mollusques. Du spécial. Le plateau du Grand Herbet est formidable. Plein les papilles, plein les yeux aussi : la convivialité tout autour. A défaut de se noyer dans une goutte d'eau, on plonge dans un sceau de vie. On se délecte de ce moment sans faire gaffe aux heures qui tournent.

Le Grand Herbet va fermer. Joël, un faiseur d'huîtres de par ici, après des verres et quelques nous annonce qu'il va retourner les casiers en pleine mer. Il est 2h passé, si on a 3 heures devant nous, on est les bienvenus. On sent qu'il n'a pas de problème, cet homme, pour prendre la mer. Comme le disait Renaud, nous ce serait plutôt du genre « la mer qui prend l'homme, tatata ! ». Enfin, faut faire preuve de lucidité aussi, on aurait pas voulu le retarder... et notre témérité vineuse retombe comme un soufflet. On va la jouer professionnels de la petite, c'est plus sûr, on a un métier nous aussi, et on est en plein boulot. Du coup, on file chez Cyril qui nous a rejoint depuis tout à l'heure et qui tient bien la mer sur notre embarcation douteuse.

Le voyage se déroule presque sans encombre, les fossés sont plutôt bas en Normandie. La bicoque est tranquille. Tiens, y'a un bar ! On s'installe.

Cyril, c'est un grand bonhomme. Un gaillard comme on dit, bien planté sur des pilotis comac, et des paluches à retourner des n°4 par poignées. Il a dû tomber dans le liquide quand il était petit. On ne sait pas encore dans lequel, il tient autant la mer que le pinard. Il navigue sur le vin et serait bien capable de boire un océan.

Pas d'attributs. Grande gueule, entier quoi ! Y'a des apâts juste au dessus du comptoir qui pendent, comme t'as des chaussures dans l'entrée de ta maison. Et puis la mer a dû rentrer jusque là. A moins que ce ne soit à force d'en ramener un peu tout les jours. On a l'impression qu'elle a débordé et a laissé sa trace sur les murs. Des images, des cartes, jusque dans les peintures. Il invite tout le monde à dormir chez lui, parce que finalement, personne n'y dort.

La nuit sera longue, pas besoin de parier qu'on verra même le lever du soleil. Aller si tient. On pari une quille... de toute façons on la boira quand même.

Nous le matin –enfin ce qu'il en reste- on récupère. C'est le côté coiffeur. Le marin, il avait pris la mer à 10h. Pour nous, c'est le réveil qui sent l'amer, on fait pas un métier facile !

16h, on file au Grand Herbet pour le petit dej'.

La Normandie, c'est incroyable. En regardant Manu par dessus mon verre de cidre, on comprenait qu'on pensait exactement la même chose : une bicoque bicolore avec la barque assorti, coincée entre la mer et les dunes. Un trench-coat, deux cannes à pêche au cas où, et puis une des souries qu'on voyait remonter, chariées par la marée, allanguies, pieds battant sur les remorques des tracteurs des ostréiculteurs. Comme la veille, on pouvait encore apercevoir quelques étoiles de mer, filantes cette fois-ci. Le jean bleu délavé, le ciré jaune, la chemise à carreau canadienne et les bottes en caotchouc devenaient même sexy. On mangeait en silence face au spectacle. Juste dans l'axe du soleil, comme une carte postale qu'on garde pour soi, une cavalière et son cheval qui courait sur la grève nue. Un foulard autour du coup et son ombre qui se déplaçait sur l'horizon. Le calme est une fausse apparence ici. Comme le vent, comme les marées, rien ne s'apaise vraiment. Et le présent se charge de balayer le prochain instant en devenir. Il faut juste prendre le temps de regarder, de s'arrêter, de vivre un peu là. Il y avait tout pour rester. Mais le bord à tirer qu'il fallait brasser pour rejoindre l'Alsace nous obligeait à ne pas boire une tasse de trop. Nous n'avons pas laissé le temps au vent de balayer le prochain instant, c'était celui qui voulait dire qu'il fallait partir. On regardait devant. Casquettes, trench-coat, foulard –rouge ! pour la route, sereins, apaisés. C'était pas pareil ici. On avait l'impression en avançant qu'on avait poussé les nuages sur l'horizon, à l'ouest. Qu'on filait droit vers ce tumulte. Le soleil était dans notre dos, la lumière était juste rasante comme pour parrer au mieux au



départ. Y'a pas d'obstacle au couchant en Normandie ; l'horizon est plus bas que la terre. Fallait même pas en profiter. J'ai préféré garder tout ça là. Un truc léger. Je suis sûr de jamais en perdre le négatif, il suffira de retourner pour que tout se révèle à nouveau.

Paris c'est compliqué. Fallait commencer par enrhumé les frimeurs en Aston Vanquish qui déboulait pépères sur l'A13 en arrivant. Bretelles d'autoroutes façon jeux vidéos,Periph, « -Tu vois le bâtiment au fond, là, éclairé, avec des voitures autour ? -Yep ! -Met le cap dessus, on se fait les Champs ! ». J'aime pas les Champs Elysés. C'est un truc pour demis-frimeurs. Du matuvisme déplacé pour snobinards mals encostardés. Preuve en est, y'a pas un bistrot à vin dans le quartier. Comment tu veux te la pêter en Mercedes ? Hein ? Je parle de SL300 soyons bien d'accord. Nous on frime entiers, au moins. Jamais à demi -ni un demi d'ailleurs ! La Spit jaune fait sensation : l'air pincé des conducteurs, l'air ravi des passagères. Nos cheveux froissés, un peu rabattus sur les tempes, leurs cheveux plaqués, gominés, action l'Oréal à la clé.

Point trop n'en faut, on ne se pavane pas trop, c'est pas la parade non plus ! On récupère Laetitia sur le canal Saint-Martin. Quand on la retrouve, on a l'impression que Me first and the Gimme Gimme Gimme a fait la BO d'Amélie Poulain II qui aurait viré en Mad Max pour adulte entre temps. Elle est un peu comme ça Laeti. Elle me glisse « -La classe ta Mustang quand même ! » Je rectifie rapide avant que Manu ne l'entende en prétextant qu'elle me chante du Gainsbourg, il est un peu fatigué de la route et je voudrai pas l'énerver.

J'aurai peut-être dû laisser faire finalement. L'ambiance s'est chargée toute seule de nous faire monter la pression.

Nous décidons de partir pour le Wepler. Une institution de la bavette à plus de minuit. Vu qu'il est minuit passé, on est pour une fois dans les temps.

« -Je ferai bien un tour de ta caisse de coiffeur ! » lâche Laeti. « -Ben grimpe ! » répond Manu. « - Et moi ? » m'interrogeais-je.

On enquille toute la ligne deux du métro version originale façon complète aérienne. Laetitia perchée entre nous-deux, mon foulard dans ses cheveux, le doux fond de l'air laisser malgré tout présager le hic des flics, qui, vu la quantité représentant que nous croisons, n'aller certainement pas tarder à nous tomber dessus.

Pas du tout. Gache en face de la brasserie. Bâchage. Impec.

Et là tout se corse -sans facher Antoine, of course ! Service réduit en été, on trouve porte close. Le troquet d'à côté fera l'affaire. Terrasse trottoir place de Clichy en plein mois d'août, peu mieux faire. L'ambiance est aussi lourde que les hordes de mecs affamés, qui guettent la moindre souris en décolleté qui passe à moins de 20m.

Faut voir la scène, c'est pas joli-joli. On comptabilise le nombre d'auto-schmid qui passe devant nous. Le retour s'annonce un peu plus hard que prévu. On débâche pas. Laeti sur mes genoux. Grosse performance : 50m, on nous arrête au feu. Laeti descend, on la récupérera plus bas. Après trois quatre autres avaries en forme de jogging ou de kèpis, je me décide à me transformer en contorsionniste. On arrive à bon port, entiers, tous, sauf mes jambes, les fourmis, et les bleus qui vont avec restés dans la Spit.

On embrasse Laeti. On file pour sortir de la francilienne histoire de pas traîner pour la grosse journée de route qui s'annonce demain.

Pour couronner la soirée, on termine au Formule 1, pas très loin de Melun. Ah ils sont beaux les frimeurs des Champs Elysés.

Nous avons encore réussi l'exploit de pousser la pluie loin devant nous. Mais la Triumph est trop rapide, et malgré une étape pour se restaurer, on réussit quand même à la rattraper. On serpentait le long des contreforts alsaciens, en touchant la limite des gouttes du bout des pneus. Fallait bien de toute façon qu'elle nous tombe dessus à un moment. Elle lavait l'étape un peu stressante de la veille. Une fois basculé de l'autre côté, dans la plaine de Colmar, tout s'estompe, se calme. Le paysage reste un peu British, il goutte encore un peu dehors comme il goutte dans la voiture, les nuages s'accrochent sur les sommets, le ciel est bas, gris, et les donjons qui dominant encore Husseren-les-Châteaux nous font nous demander si on n'allons pas atterrir chez un distillateur de Whiskey. Les vignes nous rassurent, elles bordent toutes les routes des pentes basses, un peu au garde à vous, pas grand chose qui dépasse. Les maisons des villages multicolores, fleuris. Mais droits, plombants. On frime encore à l'arrivée : nous sommes débâchés chez Bruno Shuler. Les trois dernières gouttes n'ont pas eu raison de nous.

Cuvage. Visite. Les tonneaux ovales, des vieux, magnifiques. L'écorce qui affleure est onnée de veines qui apparaissent à la surface du bois. C'est beaux. Ça plante le décors. On voulait pas déranger, mais comme Bruno le

propose, on va goûter ce qu'il y a dedans quand même. On ne le laisse pas tellement insister. On goûte.

Ses Pinots noirs bien entendu, les Rieslings et Gewürtz prometteurs. De très bonnes choses. Chaque fois surpris, chaque fois très franc, souvent élégants. Soyeux.

Au fond de la seconde partie du cuvage, il y avait un tonneau et une feuille. C'était le Chant des Oiseaux. Rien qu'un nom, on n'en menait pas bien large, le clapet fermé, on se souvenait avec émoi du Magnum 96 des Dix Vins Cochons de l'année passée. 2003 n'est pas le millésime le plus simple pour bon nombre de vignerons en France. Pas ici. Nous n'avions jamais imaginé qu'un vin pouvait arriver à provoquer de telles réactions sur les modestes êtres que nous sommes. Je savais pas qu'on pouvait attraper des frissons. Que la terre mariée au savoir-faire pût toucher à quelque chose qui dépasse les sens. Là on n'avait déjà bien besoin de nos cinq sens, il m'en manquait quelques uns pour percer la dimension dans laquelle nous avions atterri.

Comment faire pour redescendre sur terre après ça ?

« -C'est Nabou de la Maison Courtine qui fait à manger ce soir, il est en stage ici. » annonce Bruno. Nous on n'est pas difficiles, ça ira bien comme ça.

Bruno choisit méticuleusement ses vins. Ses parents habitent à côté dans une grande demeure typique qu'ils retapent en maison de passage, bien plus que des simples chambres d'hôtes, ici c'est la rencontre assurée. Rencontre entre la cuisine de Nabou d'ailleurs, et celle d'ici. Grand moment. Grand vins. Grande cuisine. Tout le monde se lève tôt, nous terminons la soirée avec Gérard, le père de Bruno qui nous compte l'Alsace des vins. Ici la crise est la même qu'ailleurs, même tenants, mêmes aboutissants, mais l'ambiance est différente. On déguste le marc qu'il distille. Avant d'aller distiller notre fatigue en rêves auprès de Morphée.

Nous n'avons pas envie de quitter la chambre propre de la maison des parents de Bruno. Nous avons à peine le temps de nous mettre à écrire quoi que ce soit sur le périple que la choucroute parfume toute la maison. Ce midi, on est aux couleurs locales. Nous nous en apercevons très vite dans l'assiette. Un bonheur. Ensuite, Gérard nous fait la visite des vignes. C'est assez stupéfiant. Dans ces rangs au garde à vous, il existe des irréductibles. Leurs vignes leur ressemblent. Il y a des feuilles qui dépassent, des haies de vignes dans lesquelles il faut se pencher pour passer. De l'herbe pas faite

pour jouer au golf avec huit insectes qui s'échappent de sous la semelle à chaque pas. Des terres pas calcinées par des produits pas naturels. Nous visitons Die Vogel Singer. Emouvant quant à la dégustation de la veille. On ose goûter un raisin sans raison, 2004 sera pas mal. Un pléonisme quand on parcourt un tel terroir.

La Volvo de Gérard nous dépose devant la Triumph. On débâche sous les yeux d'alsaciens ébahis, et on file au sud pour la dernière étape. Le Noune. Le Beaujolais, on fait bien de s'arrêter, ça risque d'être sérieux. Au niveau des histoires compliquées, la météo n'est pas mal non plus : une drache de fou juste avant la côte de nuit. On avait remarqué le nuage de loin. Pas le temps de mettre la capote. On fonce. Les motards s'habillent sous les ponts, la pluie tombe drue, et on s'enfle d'une folie ravageuse les mains en l'air, pyramide comme une ode au soleil, à 100 miles/h sur la route. Rien ne nous arrête. « -Le fond de l'air est humide, non ? -Ouais à mort ! ». Mais pas nous. On en ressort indemnes. Secs, comme à l'accoutumée.

Nous arrivons chez le Noune presque avant lui. La Allroad nous précède. Noune descend. Titubant. Gigi s'approche : « -Il vient de mettre la BX d'un pote dans le fossé, je viens de le récupérer ! » et lui qui surenchérit « -Vous ne savez pas tout ce que Citroën peut faire pour Noune ! ». Comme un gros bras d'honneur de trompe la mort à la vie. On est passé entre les gouttes, on a failli être en avance à l'enterrement. Ça ne le dégrise pas pour autant. On s'installe dans le bistrot personnel du patron. Trophées des dernières batailles, comptoir en bois assorti avec la caisse enregistreuse. Sous la bonne grâce sans foi ni loi de Ferré, Brel et Brassens. Les vignerons c'est un peu pareil, tous des personnalités, des saveurs différentes, mais on a touché au génial à chaque fois durant tout ce périple. On est dans l'ambiance. Noune nous sort la Pancetta du cru, et nous fait des œufs à la poêle. On tombe une quille, nous pour le rattraper, lui pour pas perdre le rythme. Sa fille est venue l'embrasser tendrement, a juste dit « -Je t'aime, papa. », et elle est repartie. On en bois deux autres.

Avant que l'accident n'arrive, il revenait d'une manifestation en compagnie de tout les beaujolais qui protestaient sur les dispositions prises par les dirigeants de l'appellation un peu loin de toutes les considérations pratiques qu'imposent le terrain. Cette année, les Chiroubles du Noune n'ont pas eu l'agrément. Dixit l'intéressé « -J'ai réfléchi sur l'agrément. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut qu'on le boive ! », nous on n'a pas mieux à proposer, alors on boit.

Je suis scotché. Nous voyons là "the dark side of the Nouné", à peine remis d'un accident, il nous sort « -On fait jamais assez de tonneaux, c'est pas le premier, et c'est pas le dernier non plus ! ». J'ai l'impression d'être dans une autre dimension. Cette dernière étape est au-delà de tout ce que je pouvais imaginer. Manu, avant de se coucher m'a dit « -Faut jamais sous-estimer un gars du Beaujolais, c'est une erreur. ». J'avais compris, qu'ici s'était pas pareil du tout qu'ailleurs.

Nouné, comme un épilogue d'une ligne, il a lâché « -C'est plutôt Drunk cette soirée, non ? ».

Le lendemain, on est parti après la visite des vignes. En silence. En traînant. Roanne. Saint-Just en Chevalet. Thiers. Les kilomètres s'enchaînaient, laconiques en pensant à ce qui venait de nous arriver durant quinze jours, laconiques en songeant à ce qui arriverait après. « -Plus de 4000 bornes. Merde ! -Ouais, c'est pas rien, c'est un peu plus qu'un aller-retour à Palavas-les-Flots ! -On aurait pu aller à Moscou même... -On aurait même pas bu nature là-bas. -Mais qu'est-ce qu'on aurait niqué ! ».

On s'arrête un peu partout où c'est joli. De Thiers, on domine tout jusqu'à Clermont. « -Sympa comme coin. J'y vivrais bien pour la vue... mais pas pour la vie. ». On voit les nuages lâcher leurs ondées ça et là. C'est un retour. C'est sûr. Tout se Peyrat un jour !

En arrivant au Bancal, juste une parole au vol qu'on a saisie comme ça en guise de postface, c'était Stéphane qui parlait : « -Les histoires où il n'y a pas de fin sont les plus belles que je connaisse... ». Il nous servait un canon à ce moment-là. Je me disais que cette aventure valait...

Et tout c'est fini comme ça, naturellement. Sans heurs. Manu m'a déposé devant chez moi en revenant du Bancal, après avoir tourné toute la journée à chercher ce qu'on n'avait jamais perdu. J'avais un peu trop chaud dehors en manches courtes, juste sorti de la Triumph, j'aurais bien fait encore environ 5000 Km pour me rafraîchir. Il était bien trop tard. Les instants déjà consommés. Nous venions de lire ce que Stéphane avait écrit comme profession de foi d'un Vigneron Nature, sous le joué des institutions "bienveillantes". Et je me disais que le fond de tout ça ne valait que pour l'Amitié et les instants partagés. Aller. À votre Santé.